

Les patois romands dans le vaste monde

Autor(en): **Tardent, Henry-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 16

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 19 avril 1913 : — Les patois romands dans le vaste monde. — Lla fiéranda et l'ozie. — Perles scolaires. — (Boutade). — Un drame sur la Méditerranée (M.-E.-T.). (Boutades). — Mon sac d'école. — Cruelle énigme (H. L. B.). — (Boutades).

LES PATOIS ROMANDS

DANS LE VASTE MONDE

Un de nos concitoyens vaudois, M. Henry-A. Tardent, d'Ormont-Dessous, écrit de Wynnum, près Brisbane (Queensland) à la *Gazette de Lausanne*, une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

Je chassais le cygne et le canard sauvages au bord de la Mer noire, dans les marais salants non loin de l'embouchure du Dniester. Il faisait très chaud ; les moustiques étaient féroces ; les pieds enfonçaient dans une boue gluante et tenace et l'on se frayait avec peine un chemin à travers d'épais roseaux recouverts d'une abondante rosée qui vous transperçait jusqu'aux os.

Tout à coup, j'entendis non loin de moi, un excellent patois vaudois, ces mots terribles qui, en toute autre occasion, m'eussent rempli d'indignation, mais qui là, en cette occurrence, me parurent une musique délicieuse :

« *Le diabe té raôdzai pô na tsaravoûta :* »

Je m'attendais naturellement à trouver un compatriote et m'apprêtais à lui souhaiter la bienvenue. Aussi quelle ne fut pas ma surprise quand je vis émerger de cet océan de roseaux la tête ébouriffée et la casquette crasseuse d'un moujik de la Petite-Russie. Nous entrâmes aussitôt en conversation — en patois vaudois — que nous parlions tous les deux couramment et je ne tardai pas à avoir la clé d'une énigme qui m'intriguait un peu. Non loin de là se trouve la belle colonie de vigneronnes suisses de Chabag (fondée en 1822, à l'instigation du général F.-C. de la Harpe, par le professeur J.-L.-V. Tardent, de Vevey et des Ormonts). Il s'y trouvait une cinquantaine de familles suisses, la plupart vaudoises, dont quelques-unes avaient conservé non seulement le français, mais aussi le patois comme langues usuelles. Mon Russe ayant servi plusieurs années comme domestique dans une de ces familles patoisantes, s'en était assimilé la langue, l'accent et, paraît-il, aussi les énergiques explétifs.

Une autre fois encore, le patois me fut d'une singulière ressource. Je me trouvais alors comme professeur au gymnase dans une des principales cités provinciales du vaste empire de Russie. Un beau jour il y vint comme gouvernante une charmante jeune Gruyérienne, un vrai bouton de rose, d'une fraîcheur délicieuse et d'un teint si parfait que seul un rayon d'aurore sur un baquet de crème peut en donner une idée. Malheureusement, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle courait de sérieux dangers, étant en butte aux poursuites intéressées de tout un état-major de banquiers grecs qui lui faisaient cortège partout où elle allait, mais

surtout à la promenade sur les boulevards. Je ne la connaissais pas, ni n'étais, du moins je le croyais, connu d'elle. Aussi étais-je fort embarrassé pour lui venir en aide, lui faire un signe d'intelligence et de sympathie qui ne fût pas pris en mauvaise part.

Heureusement qu'il me vint une inspiration. Une Gruyérienne, cela doit savoir le patois, me dis-je, une langue qui ne peut être connue ici que de nous deux.

Alors tout en passant près d'elle, je dis, comme parlant à mon compagnon, mais assez haut pour être entendu d'elle.

« *Ah ! ma pourra felhe ! qué fan no ice ? No no sein pâ mô einreimblia !* »

Mais qui fut bientôt penaud, ce ne fut certes pas elle qui, laissant là son escorte grecque, vint se planter droit devant moi et me regardant bien dans les yeux, me dit :

« *E bin quié : No z'irein ver monsu l'eincoura !* »

Là-dessus elle me tendit la main et nous devinmes bons amis. Si je ne me trompe, elle est aujourd'hui mère et grand-mère dans sa belle Gruyère natale et j'entends d'ici son bon rire sonore et franc, si jamais ces lignes écrites en Australie lui tombent sous les yeux.

Quand je vous le disais que le patois est indispensable à tout Suisse qui voyage !

Tenez, même ici aux antipodes, je lui dois de délicieuses jouissances.

J'ai le bonheur d'être sur mes vieux jours, entouré de toute une ribambelle de robustes enfants et petits-enfants. Outre le français, toute cette maternelle susseye un anglais qui vous paraîtrait peut-être drôle, mais qui me paraît à moi tout simplement adorable sur leurs lèvres, aussi roses et parfumées que des fraises de montagnes. Or, quand ils veulent un grand plaisir ils grimpent sur les genoux toujours accueillants du grand-père et lui disent de leur voix la plus câline :

« *Dear Grandpa, please, do sing* » (Cher grand-papa, chantez-nous, s'il vous plaît) *Pô la Fila dû Quatorze*, dont ils adorent et l'air et les paroles. Ils aiment aussi beaucoup une vieille chansonnette des Ormonts, dont j'ai bien retenu l'air, mais dont je ne me rappelle que les quatre vers suivants :

« *Su lou derbié d' Ivoënaire,
Yé yu on tan bié l'ozie
E ya dé piome rodze et naire
E ye tsantilhe dzor et né.* »

Si quelque patoisant en possession des couplets suivants voulait bien me les envoyer il me ferait un réel plaisir. Henry-A. TARDENT.

La vieille chanson dont M. H.-A. Tardent ne sait plus que quatre vers se trouve dans le recueil de morceaux patois intitulé *Po recafâ* et paru en 1910 chez MM. Payot et Cie, à Lausanne. Nous la donnons dans le *Conteur* de ce jour, que nous ferons parvenir au bon patoisant du Queensland.

LLA FIÉRANDA ET LL'OZIE

(Patuey d'Ormont-Déchu.)

Lla felhetta.

Su llou derbié d'Ivouenaire
l'é iu on tant bell' ozié !
Lla dié plomme rodze et naire,
le tzantelle dzor et né.
Quand i oudze son bié llengadze,
Chento quie le tseheur mé ba !
Se ll'avé pl dem'na dzieba
Po ll'oure todzor tzantâ.

Sou petchou jué son superbe,
Sa tiéta a on tzapellet ;
le vollatte permi ll'herba,
Per déssu llou dzentellet.
Tot lle llon dé la Grant'Evoué
l'é corrai po lle tzerqui ;
Mâ lla baugra dé betzetta
Fouit por mé fère énraggui.

l'é semblé delle vouarbetté
Quie vu volâ contré mé !
l'é pequié su llé pierretté
Llou ravon quie llai i'é met.
Stou quié vaizo po lle préndré,
S'infatte den llou bouesson.
Oh ! ne sâ pas vouère l'âme
Llou z'ozie et lau tzansllon !

l'en é on grô mô dé tiéta,
le cattio mon lassié,
Ne poué pas dremi 'na gotta
Que ie n'osso cé ll'ozie.
Oh ! i llai sarî grô bouena
Se ie ll'avé ver ma tauz.
Alla-vai su lla Rouvenaz
Mé tzerqui cié ll'animau !

Lla mère.

Cllou ton mor, grossa bedouma,
Sai soulla de tète fouédli ;
Po llou mannaire dé chouma
Ne poué pas mé llé seffri !
Ll'avi quié te té tormenté
A tzerqui dé z'ozallets ;
Lle llou vindra bâ di Prapié
Agaffâ tou z'agnellet !

Lla felhetta.

Mé fotto dé voutré fié
Ie n'é ren pouaire dé llau ;
Lle sé vouardéron prau même
Sen tant corré per lli dzau ;
Le metschi dé fiéranda
Queminhie dé m'innoy ;
On bé ll'ozie den 'na dzieba
Vau mé quie voutron trofi.

Lla fiéranda, la bergère. — Lou derbié, les sapins. — Ivouenaire, Aiguenoire. — Quand i oudze, quand j'entends. — Dzieba, cage.

Sou petchou jué, ses petits yeux. — Llou dzentellet, les bois-gentils.

Lou ravon, les pommes de terre.

Ie cattio mon lassié, j'aigris mon lait.

Oh ! i llai sarî grô bouena, Oh ! je serais bien bonne pour lui. — Ver ma tauz, dans ma cuisine.

Sai soulla, je suis lasse. — Mannaire dé chouma, manières d'ânesse.

Voutré fié, vos brebis. — Per lli dzau, par les pentes boisées. — Metschi, métier. — Queminhie, je commence.